

## Adrien Klajnman

### Accueillir, recueillir, intervenir \*

Je commence par un mot d'humour. Sur l'accueil du clinicien au CAPA <sup>1</sup>. Car j'y ai été accueilli deux fois. Une répétition instructive donc. À chaque fois, une sorte de malentendu, un décalage, le jeu d'un tour dans la circulation de la parole. Qui finit par arriver à destination.

La première fois, j'entrai un jour au local et je fus pris pour un autre, qui demandait à être consultant au CAPA et avait rendez-vous pour qu'on lui fasse savoir son admission. Devant cette méprise et l'éveil accidentel de mon intérêt pour le CAPA, on m'a proposé de rejoindre l'équipe. Résultat, je suis resté presque dix ans au CAPA et me suis formé à la clinique dans les suites de cette confusion primordiale !

La deuxième fois, l'accueil fit suite à une conversation avec une collègue. Où je formulais un constat enthousiaste et une espèce de fantasme : j'avais tant appris de mon expérience au CAPA qu'il serait beau, assurément, d'y retourner ! Peu après, le message du fantasme m'est revenu de l'autre. Sous la forme interrogative du désir, par un appel téléphonique de la responsable du CAPA. Je fus déconcerté, là encore, lorsque j'entendis la voix d'Irène Tu Ton, au bout du fil, me demander si, par le plus grand des hasards, je serais intéressé par un second tour ! Sous et par le malentendu du fantasme, c'est le désir qui semble avoir été entendu et prendre par surprise.

J'en ai déduit qu'on ne fait pas seulement un ou plusieurs tours au CAPA, chacun son tour. À chaque fois, c'est lui qui vous joue un tour lorsqu'il vous accueille. Je me suis donc décidé à questionner ce malentendu fondamental et positif, avec lequel se fait peut-être aussi l'accueil des patients au CAPA. Et me suis demandé si la psychanalyse n'y serait pas pour quelque chose et en quoi elle y serait impliquée.

---

\*<sup>↑</sup> Texte présenté le 29 mars 2025 à Paris lors de la journée d'étude « L'accueil psychanalytique » organisée par l'ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du Champ lacanien).

1.<sup>↑</sup> Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes à Paris.

*A priori*, on se dit que le « temps logique <sup>2</sup> » articule l'accueil psychanalytique : « l'instant » d'accueillir la parole, le « temps » pour la recueillir et le « moment » opportun d'intervenir pour l'entrée dans le discours analytique. Trois dimensions donc à l'entrée : une politique de l'accueil, un ancrage ; une éthique du recueil, un repérage ; et une clinique du motif à intervenir, un pointage. « Accueillir » serait s'activer pour tout un chacun dans le collectif. « Recueillir » convoquerait l'exigence éthique de s'y retrouver dans l'inconscient, avec l'appui d'un diagnostic différentiel. « Intervenir » impliquerait d'être attentif aux signes d'une toute première rectification subjective. Trois faces, peut-être, de l'opération analytique sur la parole : offrir et loger la parole, cerner et entériner la demande, trancher et trouver « motif à intervenir <sup>3</sup> ».

Mais comment ne pas être sensible à l'écart entre le tout premier appel au CAPA et la mise en fonction d'un sujet supposé savoir, associée à un symptôme proprement analytique ? Orienté par l'ouverture de l'inconscient, l'analyste a dès le départ la charge de « la moitié » du symptôme <sup>4</sup>. Mais dans quelle mesure le temps logique, où s'engage l'accueil psychanalytique, est-il impliqué et spécifié au CAPA par le cadre clinique ? J'ai donc réfléchi à ce que ce cadre peut accentuer dans la logique au tout début. Le dispositif n'y laisse-t-il pas une place pour le malentendu ?

Côté patient, il n'y a pas encore ou pas toujours, il y aura peut-être, une « position » de l'inconscient, bien affirmée, à ciel ouvert ou à bas bruit. Le sujet appelle plutôt avec une sorte de disposition. Un brouillard. Avec une « chose » à adresser ou à demander. Pas à quelqu'un de défini, mais quelque part. Dans un lieu, collectif et pris dans le social. Qui est un centre. Autour duquel gravite et se joue la partie. À suivre Baudelaire, l'œuvre esthétique est « n'importe où hors du monde <sup>5</sup> ». Comme celles de l'inconscient, les coordonnées de l'œuvre sociale d'un centre psychanalytique ne sont-elles pas davantage frontalières, entre-deux : dans le monde et, déjà, un peu en dehors ? La question posée à cet interstice est de savoir si la « chose » à dire ou la demande pourra y trouver une place. Être au moins reçue, avant de savoir si elle sera recueillie ou reçue cinq sur cinq, puis trouvera une réponse. C'est la fonction du centre. Avec une offre, qui n'est pas que de savoir. Ledit « tout-venant » peut supposer un savoir à

2. ↑ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Cahiers d'art*, Paris, 1945, et dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 197-213.

3. ↑ J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre », *L'Évolution psychiatrique*, fascicule III, Paris, 1947, p. 293-312, et dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 101-125.

4. ↑ J. Lacan, « La troisième », Rome, 1974.

5. ↑ C. Baudelaire, « Anywhere out of the world », dans *Petits poèmes en prose*, 1868.

ceux qui le recevront, une offre à partir d'un savoir, dont il ignore tout ou presque. Un centre, dans une « école » de psychanalyse, annonce il est vrai la couleur d'un savoir. Avec un premier malentendu possible, sur sa nature.

Mais ce qui est questionné ou espéré, n'est-ce pas, d'abord, la fonction de refuge d'un centre, quel qu'il soit ? Refuge, non pour un savoir rejeté ailleurs. Mais refuge, point de chute, pour dire ce qui se passe, que ça ne va pas ou ce qui ne va pas. En vue de s'en débarrasser ou de s'en trouver mieux, éviter la chute pour certains. Ce qui est supposé ou questionné, d'abord, est la disponibilité d'un rendez-vous pour formuler quelque chose. La question est située sur la possibilité, matérielle, de dire. Lorsque l'adresse trouve à s'incarner sur un consultant, n'est-ce pas une première opération anticipée sur la demande ? Où s'aménagent les premières surprises, toujours hasardeuses, d'un malentendu positif ? Cette prise plus fine dans le dispositif n'est-elle pas une incitation à préciser une première fois la demande ? Le rétrécissement du cadre vers le consultant n'ébauche-t-il pas, de façon anticipée, l'au-delà de la demande, par un premier déplacement ou décalage ?

On y devine une sorte de ralentissement dans le mouvement initial de la demande, qui dépassait le sujet et le poussait, dans une certaine urgence, vers un centre. Avant une nouvelle accélération, au moment de la rencontre. Une série de variations et d'ajustements minuscules donc, où des accrocs ne manquent pas de se présenter. Des achoppements par avance, par où le sujet se verrait au moins disposé à mesurer, encore confusément, qu'il y a quelque chose de lui qui est impliqué dans les écarts de sa conduite et de sa parole. Que ses difficultés lui sont propres. À ce titre, le fonctionnement du centre, aussi huilé soit-il, présenterait une première butée sur un mur d'escalade. Avec une première prise, saisissable par le passage du cadre général au particulier du consultant. Le ciblage, la décélération et l'accélération du mouvement de la demande inciteraient ainsi à passer de l'intention, s'adresser quelque part, à une forme d'attention. À son geste propre, à partir d'un premier appui.

Le non-paiement n'est-il pas un obstacle, un point d'achoppement supplémentaire ? Arrêt de la demande de payer ou de faire payer, dit-on ou lit-on souvent. Avec un malentendu fécond à dissiper, puisqu'il s'agit de payer en quelque façon. De s'impliquer, de se déplacer et d'y mettre du sien. Quoi qu'il en soit, on dira que j'ai esquissé l'effet de tout mécanisme collectif, les accrocs de tout circuit institutionnel. Qu'il faudrait encore repérer ce qui, dans le dispositif, permet de seulement entériner la demande, d'y répondre d'une non-réponse, qui met sur la sellette l'engagement du sujet vers autre chose.

Un patient l'affirmait sans hésiter : la confession au prêtre, aussi immédiatement efficace soit-elle, est sans rapport avec le fait de venir parler au CAPA. À l'église, on se confesse et puis on s'en va : « La confession marche à tous les coups, il y a une réponse de Dieu. Mais là, c'est différent. » Les aveux, les confidences libératrices, les confessions ou les *coming out*, on le sait, sont des expériences langagières fondamentales. Un sujet y cherche une voie pour se faire entendre, se faire reconnaître, se soulager d'un poids ou s'engager avec courage dans l'assomption de sa vérité. Des oreilles complices existent pour accueillir ce régime intense de la parole. Plus ou moins ajustées à la demande, à l'intention première ou à l'attente, elles ne réservent pas forcément mauvais accueil à la parole.

Qu'est-ce qui pourrait faire deviner autre chose ? Certains savent-ils sans le savoir que dire n'est pas seulement faire entendre et adresser un savoir déjà connu ? Quelle modalité d'accueil pourrait requérir un aveu différé ? Ni confession déposée, ni confiance à un proche, ni adresse à un analyste choisi ou recommandé, un autre circuit met la réticence à l'épreuve, la confronte à une parole retenue, interroge à chaque séance les conditions de la confiance. Comment recevoir cette défiance première et la faire parler, obtenir l'aveu d'un « péché », d'une « Chose » à peine susurrée ?

Certains ont l'air de savoir, eux, qu'au CAPA dans une école, on ne glisse pas une confession comme on le fait à confesse dans une église. Ou comme d'autres introduisent des messages griffonnés dans un mur de lamentations. N'est-ce pas néanmoins, dès le premier appel au CAPA, d'une toute première butée sur le mur du langage qu'il pourrait être question ?